TROP URBAIN ?

TRIBU
ARCHITECTURE
Oscar Gential

Depuis sa création, TRIBU a toujours été fasciné par l'urbain.
La ville, et tout ce qu'elle génère, est ainsi devenue à la fois son champ de recherche et son terrain d'expérimentation privilégiés.
Cette obsession permanente se traduit dans son architecture, son engagement, ses actions, sa communication, sa posture.

La ville est avant tout l'espace du croisement, de l'échange, de la rencontre – du vivre ensemble ; mais devient parfois celui de la distance, de l'écartement, de la séparation.
Elle est le lieu de tous les désirs et de toutes les déceptions, des rêves les plus beaux comme des craintes les plus fortes ; elle agglomère par essence les excès.

Et si c'était par la définition de ces excès, c'est-à-dire de ce qui est trop urbain, que l'on rétablissait les qualités premières de la ville, celles du vivre ensemble ?

TROP URBAIN ou TROP URBAIN ?

Supplice ou idéal ? Chaos ou harmonie ? Critique ou admiration ?
Anxiogène ou chaleureux ? Rigide ou tolérant ?

Jeté comme un slogan publicitaire provoquant, le terme TROP URBAIN devient, pour cette exposition, à la fois un emblème et un sujet d'investigation.

A la croisée des paradoxes, le TROP URBAIN se nourrit d'images, d'icônes et de symboles opposés ou contradictoires. Il est toujours tiraillé entre des réflexions théoriques et des réalités concrètes. L'espace d'exposition est divisé en deux parties pour symboliser cette dualité.

Sur les murs de la salle se présente une exploration de l'urbain, à travers ses fondamentaux, ses origines, ses définitions, ses formes.
En contrepartie, la production de **TROP URBAIN** s'accumule sur la table au centre, devenant ainsi le support du débat.

Cette exposition a pour but de faire du **TROP URBAIN** un sujet de recherche collective, une interrogation commune sans chercher à donner une seule réponse ou un moyen unique de faire la ville, pour vivre ensemble.

La raison même du **TROP URBAIN** est de constamment évoluer. Il sous-entend fondamentalement des limites, un dosage, un équilibre sans cesse à réajuster, à réinterroger. De la même façon, cette exposition doit être continuellement complétée et alimentée par tous, que l'on soit urbain ou trop urbain.

la frise

Appréhender l'urbain. Questionner le trop urbain.

Si TRIBU architecture sensibilise des enfants et des adultes à l'environnement construit depuis une quinzaine d'années, c'est pour leur permettre de comprendre comment un quartier, une ville, un village se sont construits et ont évolué. Les questions propres à l'architecture, au paysage, à l'urbanisme et à l'aménagement du territoire sont ainsi abordées de manière très large.

Cette approche théorique nécessairement vulgarisée permet de redéfinir des fondamentaux de l'urbain, parfois perdus de vue, et d'apporter des éléments de réponses à des questionnements à la fois d'une évidence perturbante et d'une complexité infinie : qu'est-ce qu'une ville, ou qu'est ce qu'urbain?

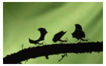
Dans le cadre de programmes éducatifs, TRIBU a donc développé une manière de décrire et définir l'urbain.
Ce travail a largement influencé les idées, la pratique et l'engagement du bureau. La pédagogie pour les petits et grands enfants implique de préciser les fondamentaux et de prendre position.

C'est donc à travers les moments clefs de la formation de la ville, ses formes et ses raisons, que sont lancées les premières pistes de réflexion. Pourquoi vivre ensemble ? De quelle façon ? Comment nos modes de vie influencent-ils la forme des villes ?

Le mouvement moderne a opéré une rupture avec la conception urbanistique traditionnelle, définissant notamment à travers la Charte d'Athènes de nouvelles règles d'édification ou de reconstruction des villes.
Les formes urbaines qu'a généré la modernité ont révolutionné notre manière de vivre, d'occuper l'espace, de s'y mouvoir.

Le vide et le plein, l'espace public et les formes bâties, la mobilité et le paysage ; ce sont à travers ses fondamentaux et les contrastes qu'ils engendrent que se construit une définition de l'urbain, présentée à travers cette frise.

pourquoi vivre ensemble ?



La réputation des fourmis n'est plus à faire : elles se déplacent et agissent avec une étonnante harmonie. En observant quelques instants leur société, elles nous inspirent même un fonctionnement coopératif et altruiste qui relève de l'extraordinaire...

Une ville : le lieu où les gens vivent ensemble

« Gardez-vous d'entrer dans un paradis sans habitants car c'est l'enfer. »
un vieil aphorisme arabe.
La dimension cachée, Edward T. Hall

San Gimignano, Italie

Forteresse Vauban pour se protéger des invasions, Briançon

pour se protéger...

Fortification sur une colline en bord de mer, Portoferraio, île d'Elbe, Italie

pour se nourrir...

Village du Lavaux au milieu des vignes, Suisse

Plan Wahlen, Suisse
Adopté pendant la Seconde guerre mondiale, le plan Wahlen avait pour but que la Suisse puisse subvenir à ses besoins alimentaires sans dépendre des importations. Ce plan prévoyait, entre autres, l'utilisation de toutes les terres disponibles pour l'agriculture : ainsi, au coeur des villes helvétiques, on labourait et cultivait aussi bien les jardins privés que les parcs publics ou les terrains de sport.

Village traditionnel, Madagascar

pour pratiquer une religion...

Jérusalem, ville sainte, Israël

La Mecque, Arabie Saoudite

Port de Rotterdam, Pays-Bas

pour commercer...

Place du marché à Cherbourg, France

Ville au bord du fleuve Niger, Mali

pour s'organiser...

Maison du peuple à Bucarest, Roumanie

Tiananmen square à Pékin, Chine

la frise

Appréhender l'urbain. Questionner le trop urbain.

Si TRIBU architecture sensibilise des enfants et des adultes à l'environnement construit depuis une quinzaine d'années, c'est pour leur permettre de comprendre comment un quartier, une ville, un village se sont construits et ont évolué. Les questions propres à l'architecture, au paysage, à l'urbanisme et à l'aménagement du territoire sont ainsi abordées de manière très large.

Cette approche théorique nécessairement vulgarisée permet de redéfinir des fondamentaux de l'urbain, parfois perdus de vue, et d'apporter des éléments de réponses à des questionnements à la fois d'une évidence perturbante et d'une complexité infinie : qu'est-ce qu'une ville, ou qu'est ce qu'urbain?

civilisation = forme urbaine

ville antique

ville médiévale

ville haussmannienne

ville industrielle

ville hygiéniste

Dans le cadre de programmes éducatifs, TRIBU a donc développé une manière de décrire et définir l'urbain. Ce travail a largement influencé les idées, la pratique et l'engagement du bureau. La pédagogie pour les petits et grands enfants implique de préciser les fondamentaux et de prendre position.

C'est donc à travers les moments clefs de la formation de la ville, ses formes et ses raisons, que sont lancées les premières pistes de réflexion. Pourquoi vivre ensemble ? De quelle façon ? Comment nos modes de vie influencent-ils la forme des villes ?

Le mouvement moderne a opéré une rupture avec la conception urbanistique traditionnelle, définissant notamment à travers la Charte d'Athènes de nouvelles règles d'édification ou de reconstruction des villes.
Les formes urbaines qu'a généré la modernité ont révolutionné notre manière de vivre, d'occuper l'espace, de s'y mouvoir.

Le vide et le plein, l'espace public et les formes bâties, la mobilité et le paysage ; ce sont à travers ses fondamentaux et les contrastes qu'ils engendrent que se construit une définition de l'urbain, présentée à travers cette frise.

ville nomade

urbain ?

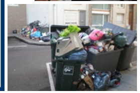
1. [P. oppos. à rural] De la ville; qui est relatif, qui appartient à la ville, aux villes.
2. Qui fait preuve d'urbanité, qui témoigne d'un grand usage du monde. Synon. affable, civil, courtois, poli;

«Non, l'urbain n'appartient pas au même registre que la ville. Le mot ville est chargé de ruralité, alors que celui d' « urbain » s'enorgueillit de son urbanité quelque peu autoproclamée. En effet, qu'il y a-t-il de moins urbain que l'urbain proliférant des lotissements pavillonnaires à la périphérie de la périphérie – alors qu'on trouve souvent une réelle accueillance dans le village, ce regroupement de maisons et de bâtisses, ces demeures rurales qu'on nomme dorénavant « fermes » ? Le mot « ville » vient du latin villa et a longtemps désigné une exploitation agricole assez proche du mot « village », du latin villagium, avant de s'en dissocier pour qualifier un regroupement de maisons protégé par une enceinte.

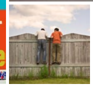
[...] Le qualificatif « urbain » dans notre langue est relativement récent. Il date vraisemblablement du début du XVIIIe siècle et dérive du latin urbanus, « de la ville » en opposition à rusticus, « ce qui est rustique, campagnard ». Il hérite de tout le prestige de l'urbs et évoque les « bonnes manières, la « maîtrise de la langue », la politesse et la civilité, bref quelqu'un d'urbain est quelqu'un de bien éduqué.
[...]On ne naît pas urbain, on le devient. Mais où ? En ville ? Ou bien dans l'urbain ? Cet urbain qui telle une vague vient submerger l'ensemble des territoires et imposer ses rythmes et ses valeurs sociétales. Cet urbain qui s'accommode des villes, qu'il se subordonne, et des campagnes et des paysages qu'il urbanise de force. Alors par où commencer ? Par le flux de l'urbanisation aux franges des villes et des villages ou par le reflux de l'urbanisation au cœur muséographié des métropoles historiques ?»

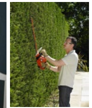
Un philosophe en ville, Thierry Paquot, 2011

l'enfer, c'est les autres



« « *L'enfer c'est les autres* » a été toujours mal compris. On a cru que je voulais dire par là que nos rapports avec les autres étaient toujours empoisonnés, que c'était toujours des rapports infernaux. Or, c'est tout autre chose que je veux dire. Je veux dire que si les rapports avec autrui sont tordus, viciés, alors l'autre ne peut être que l'enfer. Pourquoi ? Parce que les autres sont, au fond, ce qu'il y a de plus important en nous-mêmes, pour notre propre connaissance de nous-mêmes. Quand nous pensons sur nous, quand nous essayons de nous connaître, au fond nous usons des connaissances que les autres ont déjà sur nous, nous nous jugeons avec les moyens que les autres ont, nous ont donné, de nous juger. Quoi que je dise sur moi, toujours le jugement d'autrui entre dedans. Quoi que je sente de moi, le jugement d'autrui entre dedans. Ce qui veut dire que, si mes rapports sont mauvais, je me mets dans la totale dépendance d'autrui et alors, en effet, je suis en enfer. »
Sartre, Commentaire sur le CD Huis Clos, 1964





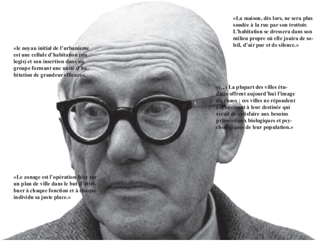
urbain ?

1. [P. oppos. à rural] De la ville; qui est relatif, qui appartient à la ville, aux villes.
2. Qui fait preuve d'urbanité, qui témoigne d'un grand usage du monde. Synon. affable, civil, courtois, poli;

«*Non, l'urbain n'appartient pas au même registre que la ville. Le mot ville est chargé de ruralité, alors que celui d' « urbain » s'enorgueillit de son urbanité quelque peu autoproclamée. En effet, qu'il y a-t-il de moins urbain que l'urbain proliférant des lotissements pavillonnaires à la périphérie de la périphérie – alors qu'on trouve souvent une réelle accueillance dans le village, ce regroupement de maisons et de bâtisses, ces demeures rurales qu'on nomme dorénavant « fermes » ? Le mot « ville » vient du latin villa et a longtemps désigné une exploitation agricole assez proche du mot « village », du latin villagium, avant de s'en dissocier pour qualifier un regroupement de maisons protégé par une enceinte.*

[...] Le qualificatif « urbain » dans notre langue est relativement récent. Il date vraisemblablement du début du XVIIIe siècle et dérive du latin urbanus, « de la ville » en opposition à rusticus, « ce qui est rustique, campagnard ». Il hérite de tout le prestige de l'urbs et évoque les « bonnes manières, la « maîtrise de la langue », la politesse et la civilité, bref quelqu'un d'urbain est quelqu'un de bien éduqué. [...]On ne naît pas urbain, on le devient. Mais où ? En ville ? Ou bien dans l'urbain ? Cet urbain qui telle une vague vient submerger l'ensemble des territoires et imposer ses rythmes et ses valeurs sociétales. Cet urbain qui s'accommode des villes, qu'il se subordonne, et des campagnes et des paysages qu'il urbanise de force. Alors par où commencer ? Par le flux de l'urbanisation aux franges des villes et des villages ou par le reflux de l'urbanisation au cœur muséographié des métropoles historiques ?»
Un philosophe en ville, Thierry Paquot, 2011

la modernité

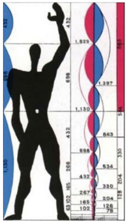


«le noyau initial de l'urbanisme est une cellule d'habitation (un logis) et son insertion dans un groupe formant une unité d'habitation de grandeur efficace.»

«La maison, dès lors, ne sera plus soudée à la rue par son trottoir. L'habitation se dressera dans son milieu propre où elle jouira de soleil, d'air pur et de silence.»

«(...) La plupart des villes étudiées offrent aujourd'hui l'image du chaos : ces villes ne répondent aucunement à leur destinée qui serait de satisfaire aux besoins primordiaux biologiques et psychologiques de leur population.»

«Le zonage est l'opération faite sur un plan de ville dans le but d'attribuer à chaque fonction et à chaque individu sa juste place.»

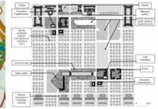


Le Plan Voisin, une solution pour le centre de Paris, dessinée entre 1922 et 1925 par Le Corbusier

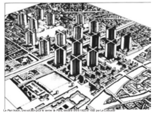
Brasilia, ville moderniste de l'urbaniste Lúcio Costa et l'architecte Oscar Niemeyer, 1961

Plan d'urbanisme pour Berlin, Le Corbusier

Section d'un quartier modèle pour le développement résidentiel de Chicago proposé par Frank Lloyd Wright en 1913

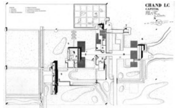


Brasilia



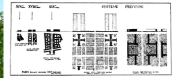
Le Plan Voisin, une solution pour le centre de Paris, dessiné entre 1922 et 1925 par Le Corbusier

Brasilia, ville moderniste de l'urbaniste Lúcio Costa et l'architecte Oscar Niemeyer, 1961



Plan d'urbanisme de Chandigarh, Le Corbusier

Unité d'habitation de Berlin ou Corbusierhaus, 1957



Ce schéma montre l'ascension des lotissements, du XIVe au XVIIIe et au XIXe siècles. Au XIXe siècle le boulevard Haussmann fournit la solution type de la rue « en corridor ». Je préconise ici pour la cité, l'application des gratte-ciel écartés de 400 mètres d'axe en axe ; pour l'habitation les « lotissements à redents ». L'accroissement du module de lotissement semble bien en proportion de l'évolution antérieure et des moyens modernes.

Extrait de Urbanisme, Le corbusier

la modernité

«*La maison, dès lors, ne sera plus soudée à la rue par son trottoir. L'habitation se dressera dans son milieu propre où elle jouira de soleil, d'air pur et de silence.*»

«*le noyau initial de l'urbanisme est une cellule d'habitation (un logis) et son insertion dans un groupe formant une unité d'habitation de grandeur efficace*»

«*(...) La plupart des villes étudiées offrent aujourd'hui l'image du chaos : ces villes ne répondent aucunement à leur destinée qui serait de satisfaire aux besoins primordiaux biologiques et psychologiques de leur population.*»

«*Le zonage est l'opération faite sur un plan de ville dans le but d'attribuer à chaque fonction et à chaque individu sa juste place.*»

«*La vie ne s'épanouit que dans la mesure où s'accordent les deux principes contradictoires qui régissent la personnalité humaine : l'individuel et le collectif.*»

La Charte d'Athènes, Le Corbusier, 1941

le constat plein-vide

ségrégation / mixité

mobilité

le constat plein-vide

«*L'une est presque entièrement blanche, et l'autre presque entièrement noire. L'une est une accumulation de vides dans un plein peu travaillé, et l'autre, une accumulation de pleins dans un vide peu travaillé ; et dans chaque cas, le fond laisse apparaître une catégorie totalement différente de figures - d'un côté, l'objet, et de l'autre, l'espace.*

Passons sur cette situation quelque peu équivoque, et malgré les défauts manifestes de la ville traditionnelle, penchons-nous plutôt sur ses qualités apparentes. Il s'agit d'une matrice ou d'une texture dense et continue qui donne de l'énergie à sa condition réciproque, l'espace spécifique ; la place et la rue qui s'ensuivent constituent une sorte de soupape de sécurité publique qui jette les bases d'une structure lisible ; et - non moins important - la texture de fond est d'une grande versaltilité.[...]

Donc, si la ville clairsemée du futur, faites d'objets isolés et de vides continus - celle de la liberté de la société «universelle» - ne veut pas mourir ; si, dans ses qualités essentielles, elle est plus méritante que ses détracteurs ne veulent bien l'admettre ; si, enfin, alors qu'on la croit «bonne», personne ne semble l'aimer, le problème se pose : que faut-il en faire ?»

Collage city, Colin Rowe, Fred Koetter, 1978

« L'automobile, le plus grand consommateur d'espace personnel et public que l'homme ait jamais inventé. (…) L'automobile dévore les espaces qui pourraient servir au contact et à la rencontre, elle finit par tout grignoter depuis les parcs jusqu'aux trottoirs. (…) Non seulement les gens ne désirent plus marcher, mais pour ceux qui effectivement le souhaiteraient, il n'est plus possible de trouver un endroit où marcher (…). »
La dimension cachée, Edward T. Hall, 1971

« La partie routière de l'espace urbain doit être pensée et dessinée pour une circulation lente, traversable, perméable. Quand la voirie roulable l'emporte en surface sur tout autre usage, la notion d'espace public recule comme réalité perceptible. »
20 000 mots pour la ville, Paul Chemetov, 1996

« On pourrait contrôler les formes d'urbanisation, si la structuration de l'espace était liée à l'aptitude des hommes à s'y déplacer. Limiter absolument la vitesse, c'est retenir la forme la plus décisive d'aménagement et d'organisation de l'espace. »
Energie et équité, Ivan Illich, 1975

manifestes ?

Urbanité ?

Urbain, se dit d'un lieu où les gens vivent ensemble. C'est pourquoi l'urbanité est la « qualité sociale d'un espace ». L'urbanité est la capacité à produire du lien social, à vivre ensemble. En ce sens, elle est une mesure de la capacité des êtres humains à vivre en société.
Ainsi, ville et urbain ne sont pas synonymes. La ville peut être urbaine, non urbaine, voire anurbaine ou antiurbaine. Et l'urbanité n'est pas question d'échelle, de matérialité, de densité.
On peut trouver plus d'urbanité à la campagne qu'en ville. Dans une cour de ferme ou dans une ruelle médiévale, la disposition du banc devant la maison ou le seuil devant la porte peuvent être très urbains. Dans un quartier d'affaire ultra-dense, une esplanade mal dimensionnée ou des rez-de-chaussée borgnes peuvent se révéler largement anti-urbains.
Par nature, le modernisme ne produit pas la ville urbaine. Il crée de la ségrégation, de l'éparpillement, de la mobilité individuelle et répond à une individualisation de la société.
La ville étant à l'image de la société qui la crée, il n'est pas étonnant que la mutation vers une société individualiste s'accompagne d'une évolution de l'urbain. Une ville individualiste ne permet pas à ses habitants de vivre ensemble.
Il faut donc distinguer « urbain » d' «urbanisé», dans le sens du construit, du bâti. La métropolisation, la périurbanisation, le mitage du territoire ne tolèrent pas toujours l'urbanité.

Trop urbain, c'est horriblement bien ?

Selon cette définition de l'urbain, rien ne peut être trop urbain. Rien ne peut être trop bien si ce n'est pour reprendre les tics de langages propres aux « jeunes urbains » d'aujourd'hui : la connotation négative disparait au profit d'une vision positive du « trop », devenant ainsi une manière de dire « vraiment très très ». Tout est « trop yes », « trop cool », « too much ». Dans ce sens, « trop urbain » pourrait vouloir dire « vraiment très favorable aux liens sociaux».

Pour la plupart, le terme « urbain » est clairement péjoratif ; il cristallise des images négatives dont l'éventail est très large : rigide, grand, minéral, pollué, bruyant, etc. Son usage péjoratif et sa capacité à englober une large palette de critiques démontre la grande ambigüité de sa définition. On peut utiliser le même terme pour défendre ou critiquer un projet.
A l'ère industrielle, trop urbain aurait eu certainement une signification très claire et indiquer les excès de bruit, de pollution et de maladies découlant de la vie ensemble. La société industrielle s'est développée si rapidement qu'elle s'est accompagnée d'une urbanisation trop soudaine de trop de nouveaux arrivants. Les villes ne sont alors pas parvenues à procéder aux mutations nécessaires.
Comme tout écosystème, la ville est en équilibre instable et en perpétuelle mutation, mais elle évolue parfois moins vite que les évolutions de la société. C'est certainement ce qui explique l'écho et la force du discours moderne qui a largement repris les motivations hygiénistes et procédé un tel changement idéologique généralisé que les nombreuses réactions postmodernes à ces excès n'ont pas encore réussi à inverser la tendance (Bénévolo, Rossi, Huet, etc.).
L'urbanité porte dans ses « propres gènes » ce double sens : urbain, c'est vivre ensemble, mais c'est aussi les conflits, le bruit, la pollution, etc.

La mort de l'urbain ?

La mort des civilisations condamne-t-elle l'urbain ? Ou la mort de l'urbain n'est-elle pas un signe annonciateur de la fin de notre civilisation ?

Notre incapacité durable à faire la ville urbaine n'est-elle aujourd'hui pas condamnée par notre incapacité de vivre dans des sociétés où la civilisation prime sur l'individu.
La défense de l'intérêt public, article fondateur des principes d'aménagement du territoire ne pèse pas lourd face à l'article constitutionnel garantissant la propriété. L'intérêt privé supérieur est un des fondements de la société capitaliste ou libérale.
A la mondialisation de ce modèle coïncide l'uniformisation de la société à l'échelle de la planète et la fin des civilisations. Quelle différence y a-t-il d'ailleurs entre les développements urbanistiques à Shanghai, Mexico City, Dakar ou Berlin ?
Plus grave qu'une mutation dans l'histoire des villes, la disparition de l'urbain et de notre capacité à vivre ensemble n'est-elle pas annonciatrice d'un déclin, voire de la disparition de toute civilisation…

Savoir-faire et ne pas faire ?

Face à ce constat pratiquement apocalyptique, comment les architectes et urbanistes doivent agir ? Ou plutôt, est-on assez urbain ?
Peut-on encore espérer une prise de conscience, un revirement de situation et, en tant qu'architectes, ne doit-on pas par essence y prendre part ?
Ceux qui optent pour le laisser-faire n'acceptent-ils pas de favoriser la susmentionnée apocalypse ?
Ce sont ces questions concernant les responsabilités de nos disciplines qui doivent être la base de nos activités : architecture, urbanisme, sensibilisation, engagement. Soutenir une posture n'est jamais évident. Elle est implicitement liée à des questionnements qui ne peuvent être arrêtés de manière définitive, mais dont il faudra douter continuellement.

Intégrité ou intégrisme ?

On vit et travaille dans ce monde. Rien n'est jamais parfait. Il faut donc définir les limites de l'acceptable et de l'inacceptable. De toutes les façons, limites il y aura.
Même si nous ne voulons pas réaliser de villa à la campagne - symbole du mitage du territoire, nous devons évoluer dans un monde imparfait, non urbain et ne favorisant pas l'urbain. Nous devons accepter la schizophrénie qui nous mène à projeter dans des contextes que nous trouvons absurdes.
Malgré la relativité de cette posture, on nous qualifiera trop souvent comme «intégristes de l'urbain».
Notre recherche d'intégrité se confronte quotidiennement à des choix redéfinissant ces limites.
C'est ceci qui fait la force et l'intérêt de l'architecte: il doit rassembler les réflexions et théories à une pratique, un art appliqué.
Au-delà du fait que la Charte d'Athènes aura permis de théoriser un urbanisme anti-urbain, elle restera surtout une doctrine qui relève plus de l'intégrisme que des revendications, en définitive légitimes, de l'hygiénisme. Elle ne vise pas à sensibiliser aux nouveaux problèmes de la société, mais à faire table rase du passé et remplacer l'ancien dont tout est à oublier par un nouveau ayant la prétention de tout régler. Le plan Voisin cristallise la différence d'attitude entre les travaux d'Hausmann et ceux proposés par Le Corbusier un demi siècle plus tard. Le Paris urbain avait déjà été largement transformé par les travaux d'Hausmann. Le Plan Voisin revendique un tout autre Paris, non-urbain cette fois-ci. La seule charte tolérable deviendrait donc un « manifeste tolérant », acceptant la ville dont nous héritons.
« Étudier le paysage existant est pour un architecte une manière d'être révolutionnaire. » R. Venturi, D. Scott Brown , Learning from Las Vegas
Paradoxalement, cette posture implique aujourd'hui d'accepter le patrimoine moderne avec toutes ses qualités et ses défauts reconnus. L'enjeu sera d'y ré-injecter la part d'urbanité qui lui manque.
« Il faut moins d'immeubles en ville et plus de ville dans les immeubles » Marius Vionnet

Urbain mais pas trop !

Une approche unilatérale semble alors intenable.
Il faut accepter les imperfections du monde et se contenter de l'améliorer. Si le mieux est l'ennemi du bien, il est préférable au parfait.
Ces questionnements éthiques dépassent largement le domaine de l'environnement construit. On peut aujourd'hui se revendiquer écologiste et porter un T-shirt qui a fait trois fois le tour du monde pour être produit et livré.
Est-ce une raison pour adopter une approche désabusée, se situant entre l'abstentionnisme du laisser-faire et la revendication assumée de l'apocalypse « à quoi bon » ?
Visons à améliorer le monde, sans forcément tout rejeter pour recommencer.
Ce travail d'amélioration n'est ni simple, ni automatique. Il passe par un engagement, parfois une lutte, qui permet d'infléchir les développements urbains. Dans ce cadre, il faut savoir adopter des postures « radicales » rappelant quelques fondamentaux. La différence entre le discours et la production fait donc partie intégrante de notre discipline. Elle est injustement comprise comme paradoxale. Est-ce parce que l'architecte a oublié de développer un discours et ne se considère plus que comme un mercenaire?
Aujourd'hui, conscients de leur double responsabilité de bâtisseur et d'acteur de la vie publique, les architectes doivent reconquérir le débat public.

manifestes ?

Urbanité ?

Urbain, se dit d'un lieu où les gens vivent ensemble. C'est pourquoi l'urbanité est la « qualité sociale d'un espace ». L'urbanité est la capacité à produire du lien social, à vivre ensemble. En ce sens, elle est une mesure de la capacité des êtres humains à vivre en société.

Ainsi, ville et urbain ne sont pas synonymes. La ville peut être urbaine, non urbaine, voire anurbaine ou antiurbaine. Et l'urbanité n'est pas question d'échelle, de matérialité, de densité.

On peut trouver plus d'urbanité à la campagne qu'en ville. Dans une cour de ferme ou dans une ruelle médiévale, la disposition du banc devant la maison ou le seuil devant la porte peuvent être très urbains. Dans un quartier d'affaire ultra-dense, une esplanade mal dimensionnée ou des rez-de-chaussée borgnes peuvent se révéler largement anti-urbains.

Par nature, le modernisme ne produit pas la ville urbaine. Il crée de la ségrégation, de l'éparpillement, de la mobilité individuelle et répond à une individualisation de la société.

La ville étant à l'image de la société qui la crée, il n'est pas étonnant que la mutation vers une société individualiste s'accompagne d'une évolution de l'urbain. Une ville individualiste ne permet pas à ses habitants de vivre ensemble.

Il faut donc distinguer « urbain » d' «urbanisé», dans le sens du construit, du bâti. La métropolisation, la périurbanisation, le mitage du territoire ne tolèrent pas toujours l'urbanité.

Trop urbain, c'est horriblement bien ?
Selon cette définition de l'urbain, rien ne peut être trop urbain. Rien ne peut être trop bien si ce n'est pour reprendre les tics de langages propres aux « jeunes urbains » d'aujourd'hui : la connotation négative disparaît au profit d'une vision positive du « trop », devenant ainsi une manière de dire « vraiment très très ». Tout est « trop yes », « trop cool », « too much ». Dans ce sens, « trop urbain » pourrait vouloir dire « vraiment très favorable aux liens sociaux».

Pour la plupart, le terme « urbain » est clairement péjoratif ; il cristallise des images négatives dont l'éventail est très large : rigide, grand, minéral, pollué, bruyant, etc. Son usage péjoratif et sa capacité à englober une large palette de critiques démontre la grande ambigüité de sa définition. On peut utiliser le même terme pour défendre ou critiquer un projet. A l'ère industrielle, trop urbain aurait eu certainement une signification très claire et indiquer les excès de bruit, de pollution et de maladies découlant de la vie ensemble. La société industrielle s'est développée si rapidement qu'elle s'est accompagnée d'une urbanisation trop soudaine de trop de nouveaux arrivants. Les villes ne sont alors pas parvenues à procéder aux mutations nécessaires. Comme tout écosystème, la ville est en équilibre instable et en perpétuelle mutation, mais elle évolue parfois moins vite que les évolutions de la société. C'est certainement ce qui explique l'écho et la force du discours moderne qui a largement repris les motivations hygiénistes et procédé un tel changement idéologique généralisé que les nombreuses réactions postmodernes à ces excès n'ont pas encore réussi à inverser la tendance (Bénévolo, Rossi, Huet, etc.).
L'urbanité porte dans ses « propres gênes » ce double sens : urbain, c'est vivre ensemble, mais c'est aussi les conflits, le bruit, la pollution, etc.

La mort de l'urbain ?
La mort des civilisations condamne-t-elle l'urbain ? Ou la mort de l'urbain n'est-elle pas un signe annonciateur de la fin de notre civilisation ?

Notre incapacité durable à faire la ville urbaine n'est-elle aujourd'hui pas condamnée par notre incapacité de vivre dans des sociétés où la civilisation prime sur l'individu.
La défense de l'intérêt public, article fondateur des principes d'aménagement du territoire ne pèse pas lourd face à l'article constitutionnel garantissant la propriété. L'intérêt privé supérieur est un des fondements de la société capitaliste ou libérale.
A la mondialisation de ce modèle coïncide l'uniformisation de la société à l'échelle de la planète et la fin des civilisations. Quelle différence y a-t-il d'ailleurs entre les développements urbanistiques à Shanghai, Mexico City, Dakar ou Berlin ?
Plus grave qu'une mutation dans l'histoire des villes, la disparition de l'urbain et de notre capacité à vivre ensemble n'est-elle pas annonciatrice d'un déclin, voire de la disparition de toute civilisation…

Savoir-faire et ne pas faire ?
Face à ce constat pratiquement apocalyptique, comment les architectes et urbanistes doivent agir ? Ou plutôt, est-on assez urbain ?
Peut-on encore espérer une prise de conscience, un revirement de situation et, en tant qu'architectes, ne doit-on pas par essence y prendre part ?
Ceux qui optent pour le laisser-faire n'acceptent-ils pas de favoriser la susmentionnée apocalypse ?
Ce sont ces questions concernant les responsabilités de nos disciplines qui doivent être la base de nos activités : architecture, urbanisme, sensibilisation, engagement. Soutenir une posture n'est jamais évident. Elle est implicitement liée à des questionnements qui ne peuvent être arrêtés de manière définitive, mais dont il faudra douter continuellement.

Intégrité ou intégrisme ?

On vit et travaille dans ce monde. Rien n'est jamais parfait. Il faut donc définir les limites de l'acceptable et de l'inacceptable. De toutes les façons, limites il y aura.

Même si nous ne voulons pas réaliser de villa à la campagne - symbole du mitage du territoire, nous devons évoluer dans un monde imparfait, non urbain et ne favorisant pas l'urbain. Nous devons accepter la schizophrénie qui nous mène à projeter dans des contextes que nous trouvons absurdes. Malgré la relativité de cette posture, on nous qualifiera trop souvent comme «intégristes de l'urbain». Notre recherche d'intégrité se confronte quotidiennement à des choix redéfinissant ces limites.

C'est ceci qui fait la force et l'intérêt de l'architecte: il doit rassembler les réflexions et théories à une pratique, un art appliqué.

Au-delà du fait que la Charte d'Athènes aura permis de théoriser un urbanisme anti-urbain, elle restera surtout une doctrine qui relève plus de l'intégrisme que des revendications, en définitive légitimes, de l'hygiénisme. Elle ne vise pas à sensibiliser aux nouveaux problèmes de la société, mais à faire table rase du passé et remplacer l'ancien dont tout est à oublier par un nouveau ayant la prétention de tout régler. Le plan Voisin cristallise la différence d'attitude entre les travaux d'Hausmann et ceux proposés par Le Corbusier un demi siècle plus tard. Le Paris urbain avait déjà été largement transformé par les travaux d'Hausmann. Le Plan Voisin revendique un tout autre Paris, non-urbain cette fois-ci.

La seule charte tolérable deviendrait donc un « manifeste tolérant », acceptant la ville dont nous héritons.

« *Étudier le paysage existant est pour un architecte une manière d'être révolutionnaire.* » R. Venturi, D. Scott Brown , Learning from Las Vegas

Paradoxalement, cette posture implique aujourd'hui d'accepter le patrimoine moderne avec toutes ses qualités et ses défauts reconnus. L'enjeu sera d'y

ré-injecter la part d'urbanité qui lui manque.
« *Il faut moins d'immeubles en ville et plus de ville dans les immeubles* » Marius Vionnet

Urbain mais pas trop !

Une approche unilatérale semble alors intenable. Il faut accepter les imperfections du monde et se contenter de l'améliorer. Si le mieux est l'ennemi du bien, il est préférable au parfait.

Ces questionnements éthiques dépassent largement le domaine de l'environnement construit. On peut aujourd'hui se revendiquer écologiste et porter un T-shirt qui a fait trois fois le tour du monde pour être produit et livré.

Est-ce une raison pour adopter une approche désabusée, se situant entre l'abstentionnisme du laisser-faire et la revendication assumée de l'apocalypse « à quoi bon » ?

Visons à améliorer le monde, sans forcément tout rejeter pour recommencer.

Ce travail d'amélioration n'est ni simple, ni automatique. Il passe par un engagement, parfois une lutte, qui permet d'infléchir les développements urbains.

Dans ce cadre, il faut savoir adopter des postures « radicales » rappelant quelques fondamentaux. La différence entre le discours et la production fait donc partie intégrante de notre discipline. Elle est injustement comprise comme paradoxale. Est-ce parce que l'architecte a oublié de développer un discours et ne se considère plus que comme un mercenaire?

Aujourd'hui, conscients de leur double responsabilité de bâtisseur et d'acteur de la vie publique, les architectes doivent reconquérir le débat public.

? NIABBU TOPT

TRIBU
ARCHITECTURE

Alvaro Varela
Laurent Guidetti
Christophe Gnaegi
Lya Blanc
Katell Malledan
Gaël Cochand
Adrian Leuenberger
Calixe Cathomen
Caroline Henry
Pauline Dellacherie
Charlotte Barilier
Barbara Gluch-Gaspar
Cyril Loizeau

rue de bourg 16-20 - 1003 lausanne
tél: 021 331 04 40
tribu@tribu-architecture.ch
www.tribu-architecture.ch

curator
Oscar Gential
oscar.gential@gmail.com

positions in space 19
exposition du 19.03.2014 au 30.04.2014
@i2a istituto internazionale di architettura,
Vico Morcote